Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 7 (1915)
Heft: 6

Artikel: L'émancipation du travail
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-383090

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

être interprété comme pouvant avoir un effet quelconque pour la période subséquente.

Que c'est à bon droit que l'instance cantonale a fait application en l'espèce des articles 352 et 353 C. O. et admis que le contrat entre les parties doit être considéré comme ayant été résilié pour de justes motifs, ceux-ci consistant dans l'inobservation de ce contrat par les patrons, si en effet la situation politique et économique actuelle a pu susciter aux patrons des difficultés plus ou moins grandes dans la direction de leurs fabriques, elle n'a cependant pas eu des conséquences suffisamment graves pour constituer un événement de force majeure les libérant de toute responsabilité à l'égard de l'ouvrier, et c'est au contraire à eux seuls, en leur qualité de chefs d'une exploitation industrielle, à subir les risques inhérents à toute entreprise de ce genre.

L'ouvrier est ainsi en droit de réclamer à ses patrons la réparation du dommage causé, que le juge doit apprécier en tenant compte des circonstances de l'affaire aux termes des articles 353, alinéa 2, 89 et 43 C. O.

Partant de ce principe, le Tribunal fédéral a accordé à l'ouvrier une indemnité de 1000 francs, calculée sur la base du salaire complet pour une période de trois mois à raison de 13 francs par jour de travail.

L'émancipation du travail.

Le travail, c'est le rédempteur de l'époque moderne. *Jos. Dietzgen.*

« Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front », telle est la malédiction avec laquelle l'homme fut jeté du paradis en guise de punition pour sa coupable désobéissance. C'est ainsi que l'homme primitf cherchait à s'expliquer pourquoi les fruits ne croissaient pas en abondance, de façon à lui assurer un confortable bien-être. C'était dur d'arracher sa pitance au sol aride; oui, certes, le travail était une malédiction. Et cette manière de voir était encore plus exacte pour le travail des opprimés, exploités par une autre classe, celle qui dominait. Pour les esclaves et les serfs de l'antiquité et du moyen-âge, le travail pénible était l'unique but de la vie; c'est en lui que se personnifiaient pour eux toutes les souffrances de cette terre, contre lesquelles nulle force terrestre ne pouvait prévaloir. Aussi ne pouvaient-ils s'imaginer le monde meilleur auquel ils aspiraient que sous forme d'une oisiveté bienheureuse, d'un éternel far niente. L'émancipation du travail était donc forcément l'idéal d'une époque primitive où le travail était non pas apprécié, mais supporté et haï comme une lourde souffrance.

L'époque moderne n'a point supprimé ni même atténué le travail-souffrance, et c'est pourquoi l'antique aspiration chrétienne de la rédemption devait nécessairement conserver sa vieille force. Le capitalisme a même aggravé l'oppression du travail et de l'exploitation en faisant accroître le profit à son maximum par la mise à contribution savamment calculée de la force de travail des masses populaires. Mais en même temps, il a permis de voir de plus en plus clair la nature du travail comme fonction sociale. On ne fera plus accroire à l'ouvrier moderne que le travail est une nécessité dure et pénible à laquelle son espèce est condamnée à perpétuité par suite d'un péché de son premier ancêtre. Il n'a pas à s'écrier, comme le paysan de Palestine: « Pourquoi Dieu n'a-t-il pas fait croître des fruits en abondance, afin que nous puissions vivre dans l'aisance? » Il voit, devant ses yeux, que son travail, le travail de sa classe, crée des richesses inouïes, suffisantes pour assurer à tous une vie confortable et exempte de soucis, mais que, grâce au droit traditionnel en matière de propriété, c'est la classe des capitalistes qui empoche tout. Il voit devant ses yeux les moyens techniques, l'outillage et les machines se perfectionner sans cesse, la productivité du travail humain s'accroître de plus en plus et le nombre des heures journalières, nécessaires à la production des choses indispensables à l'existence aller en diminuant toujours. Et pourtant, la durée de son labeur réel ne diminue pas; sa journée de travail reste longue et épuisante pour ses forces; tous ces progrès ne font que diminuer la part de la journée nécessitée par la mise en valeur de la force de travail, tout en faisant grossir les bénéfices du capital.

Ainsi, le capitalisme apprend lui-même au travailleur à distinguer la nature universelle du travail de sa forme économique temporaire. Et tandis qu'il reconnaît la forme inconstante et périssable du travail au point de vue économique, il comprend aussi que le travail est la base éternelle de toutes les existences humaines. Il ne rêve plus d'un paradis ou de quelque pays de cocagne où les cailles rôties lui tomberont dans la bouche; notre terre lui offre des fruits suffisamment abondants qu'il n'a qu'à cueillir. Mais il faut les cueillir et en tirer, par son travail, le maximum d'utilité: ce n'est que par le travail que la nature nous livre ses richesses. L'homme dispose du reste des capacités physiques et intellectuelles nécessaires qui, par suite de l'effort des générations successives, sont devenues de plus en plus puissantes. Le travail, qui est nécessaire pour assurer à l'homme sa subsistance,

est en même temps une nécessité pour son corps, qui ne demande qu'à déployer son besoin d'activité. C'est pourquoi l'antique idéal du paresseux de se voir affranchi du travail ne saurait être une solution. Ce n'est pas le travail qu'il faut abolir, mais sa forme économique actuelle, l'exploitation de l'homme par l'homme, qui fait du travail un esclavage insupportable. L'émancipation du travail, tel est le mot de ralliement du prolétariat, l'émancipation du joug capitaliste. Ce n'est pas dans un monde surnaturel de l'au-delà que la classe ouvrière cherche son affranchissement, mais dans une meilleure organisation du travail sur cette terre.

Et pour réaliser ce but, pas n'est besoin de quelque miracle surnaturel. C'est le travail lui-même, par sa propre évolution, qui émancipera l'humanité du capitalisme. L'émancipation du travail sera en même temps l'émancipation par le travail. Non seulement, l'utilisation rationnelle de son énorme puissance de production affranchira les hommes du fardeau d'une existence précaire et d'un labeur pénible. L'évolution crée au surplus les forces nécessaires à la création d'un monde meilleur; elle débarrasse les obstacles qui ont empêché jusqu'à présent les hommes à dominer leur propre travail; elle fait naître les hommes, les prolétaires modernes, capables de conquérir ce monde nouveau.

Dans les siècles précédents, les méthodes de travail faisaient partie intégrante du savoir professionnel de l'artisan. Les connaissances techniques de l'humanité se rattachaient à l'individu un peu comme l'instinct de construction aux abeilles, à la seule différence qu'au lieu de lui être innées, elles étaient acquises par de longues années d'apprentissage et de labeur; elles se transmettaient de père en fils et de patron à apprenti, comme les sciences des antiques castes de prêtres, sans être accessibles à des tiers. La base technique du travail était comme une possession privée. Comme corollaire nécessaire l'horizon borné aux choses de la profession, l'esprit encroûté par la stagnation des méthodes de travail. Comme le travail de l'artisan absorbait ses connaissances et son esprit, celui-ci ne pouvait s'élever assez haut pour embrasser d'un coup d'œil objectif la société humaine dans son ensemble et encore moins ces hommes étaient-ils capables de considérer l'activité humaine comme un processus scientifiquement objectif.

En régime capitaliste, l'évolution du travail a changé la situation du tout au tout. La division du travail en partie intellectuelle et partie physique commença déjà dans la manufacture; tandis que les ouvriers devenaient des automates répétant sans cesse les mêmes mouvements, il se développa progressivement une science technique qui décomposa le travail pour l'adapter au machinisme naissant. Primitivement personnifiée dans le patron, le conducteur intellectuel de la production, la technique du 19me siècle devint peu à peu une puissance autonome, qui, transformant la production, devint l'apanage d'une nouvelle classe de salariés du capital, composée d'ingénieurs et de techniciens. Cette évolution écarte tout ce que les anciennes méthodes de travail avaient conservé de mystique et d'original. La puissance technique de l'humanité n'est plus la propriété instinctive des individus, mais une science accessible à chacun, susceptible d'être maniée, appliquée et élargie au gré de tous. L'humanité est devenue la maîtresse consciente de ses propres forces techniques.

En même temps sont nés les hommes capables de manier cette puissance: le prolétariat révolutionnaire. Tel qu'il est aujourd'hui pratiqué, le travail a perdu son essence intellectuelle, mais avec cette perte coïncide la disparition de l'étroitesse d'esprit en matière professionnelle chez l'individu. Il est vrai que le capitalisme ravale le travail à la monotonie de l'opération toujours la même, mais en le jetant tantôt ici, tantôt là, par suite des révolutions techniques incessantes, et en le mettant toujours en face de nouvelles machines et de nouveaux procédés, il élargit l'esprit du travailleur qui ne trouve plus sa satisfaction dans cette monotonie.

C'est ainsi qu'il naîtra, précisément parmi les esclaves modernes du capital — pour peu que la misère éveille en eux l'esprit de révolte — un genre humain capable de comprendre les rapports sociaux et de saisir dans la vie du travailleur l'idée audacieuse de la possibilité de régulariser le travail dans un sens nettement socialiste. Et tandis que les travailleurs constituent une classe haïssant forcément le capitalisme à mort et tenue par instinct de conservation à le détruire, l'évolution technique du processus capitaliste du travail rend leur puissance de plus en plus invincible. C'est ainsi que l'évolution du travail crée elle-même les forces qui l'affranchiront et sauveront le monde de la misère. *(Signal.)*

Une heureuse décision.

Il n'est pas de militant syndicaliste qui ne connaisse l'effort fait depuis plusieurs années par le secrétariat de l'Union suisse des fédérations syndicales dans le but de grouper toutes les fédérations syndicales de la Suisse. Malgré d'heureux succès, il n'est pas moins quelques fédérations qui sont restées en dehors de la grande famille ouvrière, pour avoir subi l'influence de ceux qui,